

# MOBILITÉ SOCIALE ET « EPIGRAPHICAL HABIT » À L'ÉPOQUE ROMAINE : LE CAS DE BÉROIA EN MACÉDOINE

ANNA PANAYOTOU-TRIANTAPHYLLOPOULOU\*

La période qui suit la chute de la monarchie fut pour la Macédoine une période d'appauvrissement et de régression dans certains domaines. Mais, la position géographique de la région ainsi que les ressources naturelles du pays ont attiré un grand nombre de *negotiatores* Romains au moins dès le I<sup>er</sup> s. a.C. La sécurité et la stabilité politique à partir de l'époque d'Auguste ont favorisé le redressement économique, qui prendra de l'ampleur pendant les deux siècles et demi qui vont suivre.

La croissance économique qui continue sous Trajan et surtout sous Hadrien est, naturellement, en rapport avec les nouvelles possibilités d'enrichissement (et par conséquent de pression politique) des nouveaux groupes sociaux. Les élites, rarement de souche indigène, fournissent de hauts dignitaires du pays, stade suprême de promotion sociale.

La croissance économique accompagnée apparemment par la propagation de la scolarisation, ainsi que des paramètres idéologiques, politiques et culturels semblent avoir eu un grand impact sur la prolifération des inscriptions de toute sorte, au II<sup>e</sup> et durant la première moitié du III<sup>e</sup> s. p.C.<sup>1</sup>. C'est de cette époque que datent la plupart des inscriptions de Macédoine, toutes régions confondues. Les grands centres urbains, Dion, Héraclée de la Lyncestide, Stuberria, Stoboi, Béroia, Amphipolis,

Sirrhai et avant tout Thessalonique, fournissent à eux seuls plus des deux tiers du matériel épigraphique de l'époque. Cela donne aussi une indication de l'urbanisation très poussée de la Macédoine romaine.

D'autre part la croissance du nombre des inscriptions funéraires durant la période en question doit refléter un développement démographique considérable. La conjonction des croissances démographique et économique laisse des traces visibles sur les monuments épigraphiques et dans tous leurs aspects: écriture, présentation générale du monument, surtout dans les centres urbains.

Le pouvoir central en Macédoine — comme dans tous les royaumes et cités hellénistiques<sup>2</sup> — a été toujours lié à l'uniformité du code *écrit*: c'était une politique pleinement réussie. Les Romains n'avaient aucune raison (et peut-être aucun moyen) de faire obstacle à cette situation, bien établie avant la conquête romaine de la Macédoine.

Le christianisme fut implanté bien en Macédoine et relativement tôt<sup>3</sup>. A partir de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> s. p.C., la crise économique sévit aussi dans cette province. Cette crise se conjugue

\* Université de Chypre

1. Il ne s'agit pas d'une particularité macédonienne, la même croissance au nombre d'inscriptions étant décelée dans d'autres régions, par exemple dans la vallée haute de l'Hermos, en Lydie ou en Syrie centrale: cf. MACMULLEN, R., « Frequency of Inscriptions in Roman Lydia », *ZPE* 65, 1986, 237-238; cf. MACMULLEN, R., « The Epigraphic Habit in the Roman Empire », *AJPh* 103, 1982, 233-246 où, justement, la contribution d'autres facteurs que la simple croissance économique est soulignée.

2. PANAYOTOU, A., « Γλώσσα και εκπαίδευση στη Μακεδονία και στα ελληνιστικά βασίλεια. Μια κοινωνιογλωσσολογική προσέγγιση », *Ancient Macedonia. Papers read at the Sixth International Symposium held in Thessaloniki, October 15-19, 1996*, The Institute for Balkan studies 272, Thessaloniki 1999, vol. II, 851-858.

3. Cf. FEISSEL, D., *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle (BCH, suppl. VIII)*, Paris 1983, 2: « le fait incontestable (est) qu'il existe en Macédoine des le III<sup>e</sup> s. un ensemble d'inscriptions chrétiennes tel que n'en possèdent à cette date ni Athènes ni Corinthe, malgré l'antiquité de leurs églises ».

avec l'insécurité croissante de la partie européenne de l'Empire. C'est le début des grandes invasions barbares dont une partie s'abat sur la Macédoine. Mais le grand bouleversement est dû aux invasions et à l'installation progressive de tribus Slaves à partir du VI<sup>e</sup> s. p.C.

Cette situation grave est reflétée, entre autres par la dégradation de qualité artistique des monuments funéraires et surtout par l'orthographe desdits monuments : manque d'argent signifie avant tout présence réduite, ou même absence, d'école et des scribes qualifiés. Le manque d'éducation scolaire a pour conséquence la réduction de la pression de la norme qui est exprimée par la croissance de la fréquence des fautes orthographiques pour l'essentiel. Il ne s'agit pas de « dégradation du grec » ou de « barbarismes », mais de la restriction du pouvoir de l'école, qui comme dans toutes les périodes de crise, cesse de fournir une marque reconnaissable de promotion sociale.

En prenant comme témoin Béroia en Macédoine on tâchera de voir de près l'impact de l'évolution économique et sociale sur la scolarisation et la diffusion de l'écriture d'une part, sur la qualité de l'orthographe d'autre part.

J'ai choisi délibérément Béroia, parce qu'elle possède un dossier épigraphique très important à l'époque romaine surtout, et le deuxième en Macédoine après Thessalonique, soigneusement édité récemment<sup>4</sup>. Béroia connut, à l'époque impériale surtout, grande prospérité, et devint un des centres de la vie politique et culturelle de la province.

A partir du milieu du I<sup>er</sup> s. a.C. au plus tard, on dispose de témoignages épigraphiques sur la présence de nombreux *negotiatores*. L'arrivée d'immigrés a dû s'intensifier durant la période suivante. L'essor économique attira aussi des Juifs dont la communauté est devenue importante, si l'on en juge par les épitaphes juives bilingues et le fait que Béroia fut visitée par saint Paul au cours de son deuxième voyage et qu'il y fonda une communauté chrétienne; une synagogue est mentionnée dans une épitaphe du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. (EKM 455).

4. GOUNNAROPOULOU, L.- HAIZOPOULOS, M., 'Επιγραφές Κάτω Μακεδονίας (μεταξύ του Βερμίου όρους και του 'Αξιού ποταμού). Α' 'Επιγραφές Βεροίας, 'Αθήνα 1998 (désormais abrégé EKM). On dispose aussi d'une prosopographie, celle de ΤΑΤΑΚΙ, Α., *Ancient Beroea. Prosopography and Society (Meletemata 8)*, Athens 1988.

Au moins sous les Flaviens et jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> s. Béroia est devenue le siège du *koinon* macédonien. Sous Nerva, Béroia possédait la *néocorie*, ainsi que le titre de *métropole*; au III<sup>e</sup> s. la ville obtint une seconde *néocorie*<sup>5</sup>.

L'essor économique est accompagné d'une croissance démographique d'après quelques informations des auteurs anciens et l'augmentation du nombre des inscriptions de la cité (carte I)<sup>6</sup>. On peut y apercevoir la répartition des textes selon le temps et la catégorie à l'époque romaine et jusqu'au VI<sup>e</sup> s. L'augmentation de textes ne devrait pas être normalement le témoin de la croissance démographique seule: il peut aussi manifester soit l'augmentation du nombre de gens qui savent lire et/ou écrire (par conséquent scolarisation intensifiée), soit un changement de l'« epigraphical habit ». L'écriture sur matériel non périssable pour en assurer l'éternité devient de plus en plus une mode, en plus d'une nécessité: assurance légale des droits « διὰ χειρός (d'un tel), διὰ τὸ μὴ αὐτοῦς ἡμᾶς ἐπίστασθαι γράμματα » selon l'aveu des intéressés dans le texte daté de 181 p.C. (EKM 49); transmission de la mémoire des défunts, certes, et du prestige des vivants. C'est l'époque où tout doit être répertorié et transmis à l'éternité par l'écrit: l'époque archaïque de la transmission orale est bien lointaine.

Selon une estimation<sup>7</sup>, dans certaines cités hellénistiques il y avait, au mieux, un taux de 20 à 30% de citoyens lettrés. A l'époque impériale une augmentation de cette proportion parmi les notables et les riches affranchis est possible, si l'on en juge par la croissance des épitaphes des gens de condition sociale basse (Carte II). Cette catégorie de textes est la seule à être représentée dans toute la période qui intéresse. De toute façon, étant donné qu'à l'époque on lisait le plus souvent à haute voix, s'il y avait de plus en plus d'épitaphes, il y avait par ex. de plus en plus des gens qui savaient les lire. Il faut, bien évidemment, distinguer aussi entre des différents niveaux de maîtrise de l'écriture et aussi entre la compétence de lire et

5. PAPAIOGLOU, F., *Les villes de Macédoine à l'époque romaine* (BCH suppl. XVI), Athènes, Paris 1988, 143-144.

6. On a délibérément pris en considération les textes trouvés provenant (ou supposés provenir) de la ville même de Béroia, pour obtenir une base de données de point de vue statistique la plus homogène possible. Les villages appartenant à la *chóra* de Béroia n'ont fourni que certaines catégories d'inscriptions, des épitaphes, des dédicaces ou des nombreux actes d'affranchissement (de Leukopetra).

7. HARRIS, W.V., *Ancient Litteracy*, Cambridge Mass. 1989, 141.

d'écrire, connaissances qui peuvent être séparées dans le monde antique au moins<sup>8</sup>.

Béroia s'est durement éprouvée par les attaques des Goths et des Hérules en 254 et 268 et vers la fin du v<sup>e</sup> s. p.C. elle subit les ravages des Ostrogoths de Théodoric.

A partir du iv<sup>e</sup> s. p.C. on aperçoit une diminution du nombre de textes, toutes sortes confondues ( Carte I ). La raison n'en est pas seulement la forte baisse de la population durant la période des troubles, mais on doit la chercher du côté de l'« epigraphical habit » : est-ce l'esprit chrétien sévère et sombre, et encore au iv<sup>e</sup> s. militant, qui dédaigne ce qui peut être considéré comme attitude ostentatoire ? Les rares épitaphes paléochrétiennes provenant de la ville même ( une vingtaine ) témoignent peut-être de l'étrangeté de la transmission par écrit de la mémoire et de la gloire à la façon païenne  $\omega\nu\ \omicron\iota\delta\epsilon\nu\ \acute{o}\ \theta\epsilon\acute{o}\varsigma\ \tau\acute{\alpha}\ \acute{o}\nu\acute{o}\mu\alpha\tau\alpha$  selon la formule chère aux chrétiens de l'époque. En plus, qui et comment et à partir de quels textes était assuré l'enseignement aux enfants des chrétiens dans une ville de province au iv<sup>e</sup> s. et au v<sup>e</sup> s. ?

Dans la carte II on voit sur l'horizontale la répartition chronologique des épitaphes de la cité et sur la verticale le nombre de « fautes », d'écarts par rapport à la norme. La norme en ce qui concerne la prose doit être encore au iii<sup>e</sup> s. p.C. conforme aux textes des orateurs attiques de l'époque classique. Les chiffres au-dessus des colonnes indiquent le nombre d'inscriptions pour chaque tranche chronologique. La couleur différente indique la catégorie d'écarts. On y voit, certes, maintes « fautes » orthographiques même à l'époque de prospérité de la cité, mais elles sont dues à l'écart entre la langue parlée de l'époque et l'orthographe enseignée, qui est celle fixée depuis la première moitié du iii<sup>e</sup> s. a.C.<sup>9</sup>.

On voit un taux bas d'écarts syntaxiques et de fautes de grammaire, des deux catégories qui sont significatives pour le changement linguistique. Le résultat est très net : toutes proportions gardées, le secteur pertinent de la langue, c'est à dire la morpho-syntaxe, reste très peu touché, dans l'écrit au moins. C'est l'orthographe qui est perturbée : avant le ii<sup>e</sup> s. p.C. la proportion entre nombre

d'inscriptions et nombre de fautes oscillait entre 0,25 à 1,6 ; à partir du ii<sup>e</sup> s. le taux s'élève, jusqu'à 5 à 6 fautes par texte au vi<sup>e</sup> s. La conclusion est évidente : manque de scolarisation suffisante pour en assurer l'apprentissage de l'orthographe.

Dans la carte III on voit les treize façons de noter le [i]. A partir du ii<sup>e</sup>-iii<sup>e</sup> s. prolifèrent les moyens de sa notation. Il faut signaler que les deux épitaphes juives sont pleines de graphies fantaisistes. On peut se demander d'ailleurs si les rédacteurs des épitaphes ( ainsi que les graveurs ) dans cette communauté recevaient un entraînement quelconque en grec.

La carte IV sur la notation de [e] suggère qu'il faut aussi rendre compte d'un autre paramètre quant au choix d'une graphie par un scribe qui n'est pas compétent en orthographe. Dans l'écrasante majorité des cas c'est la graphie E~AI qui est privilégiée, et non l'inverse. La seule exception concerne ( et c'est un des inconvénients des statistiques ) les données des deux inscriptions des iii<sup>e</sup>-iv<sup>e</sup> s. Ceci signifie que le choix est fait en faveur de la graphie la plus simple, en l'occurrence du graphème au désavantage du syngraphème.

Les échanges orthographiques O~ω et ω~O pour la notation de [o] ( carte V ) restent assez rares, dûs à leur grand rendement dans la morphologie<sup>10</sup>. C'est à partir du iii<sup>e</sup> s. que, par exemple, des datifs du type τέκνο apparaissent.

Conclusions. Il est clair que l'attitude envers l'écriture a changé plusieurs fois durant la période envisagée ( 1<sup>er</sup> s. a.C.-vi<sup>e</sup> s. p.C. ). Selon les époques, on peut esquisser ce qu'on appelle « epigraphical habit », en évolution constante sous l'influence des différents facteurs. Difficultés historiques, crises économiques prolongées, le christianisme et son attitude envers l'école et la *paideia* jusqu'au iv<sup>e</sup> s. furent les promoteurs des changements reflétés à travers l'écriture.

Avant d'accuser les barbares du coup infligé à la dégradation de la *paideia* grecque ou les hellénophones mêmes de la perte graduelle d'intérêt pour la langue raffinée de leurs ancêtres, il faut interroger davantage les rares, il est vrai, textes. A partir de la fin du iii<sup>e</sup> s. p.C. c'est l'« epigraphical habit » qui change, ainsi que le rôle central que

8. THOMAS, R., « Αλφαριθμητισμός και προφορικότητα στην κλασική περίοδο », CHRISTIDIS, A.-F. (éd.), *History of the Greek Language. From the Beginnings to Late Antiquity* (in Greek), Thessaloniki, Centre for the Greek Language, 2001, 237-246.

9. PANAYOTOU, o.c., (voir n. 2), 857-858.

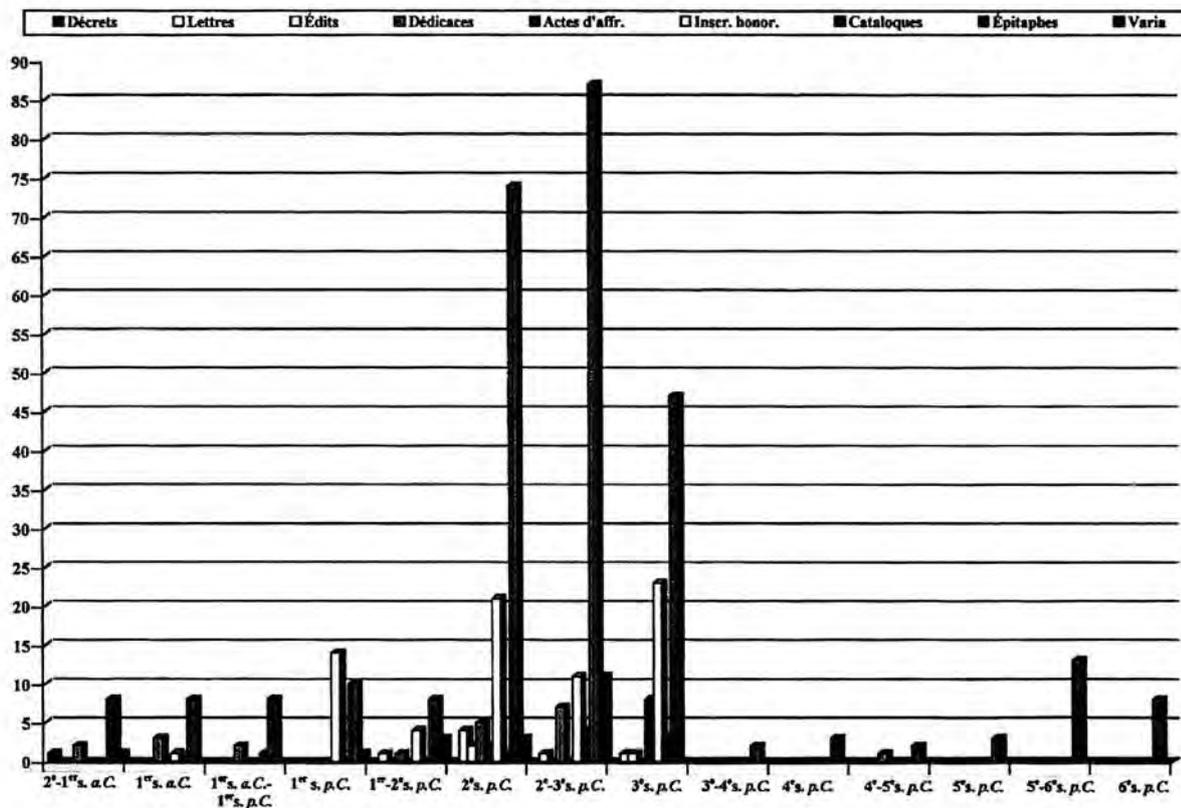
10. BRUXHE, CL., « Morphologie ou morphographémie ? A propos de quelques variations graphiques en grec ancien », *BSL* 84, 1, 1989, 21-54.

jouait jusqu'alors l'école pour des parties de plus en plus importantes de la population. Ce changement est précisément à l'origine de ce qu'on appelle communément « barbarisation graduelle » du monde hellénophone durant la période proto-byzantine. Les données présentées et analysées ici mettent en question cette opinion : il ne faut pas

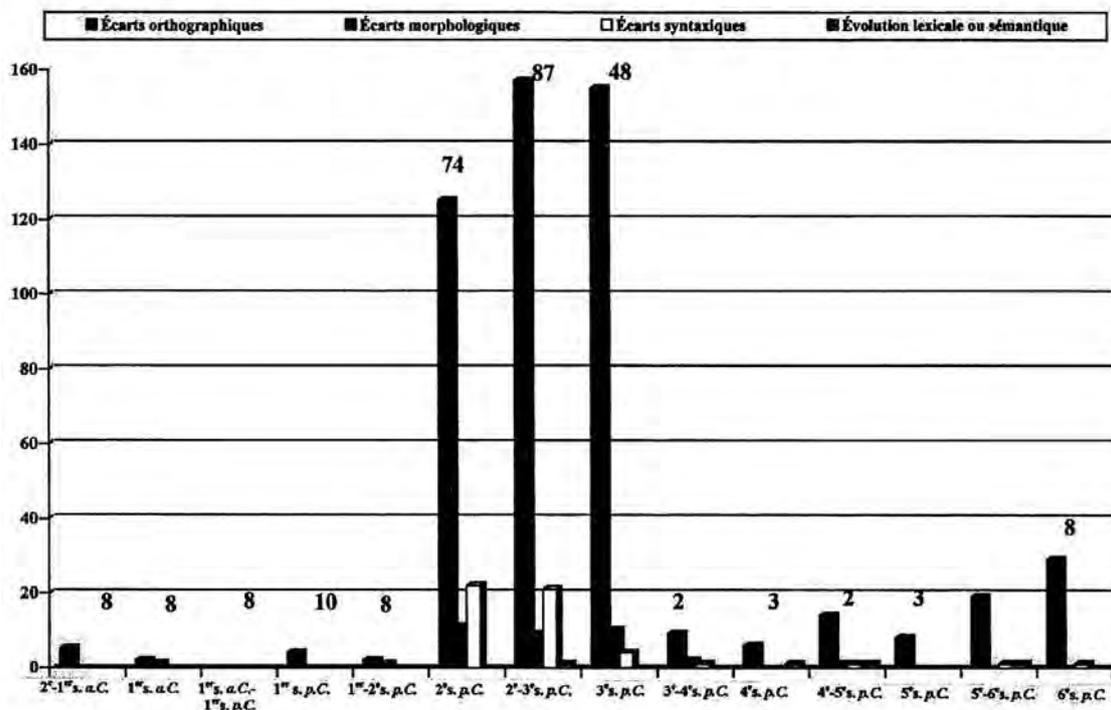
mettre au compte des bouleversements historiques et des langues de l'adstrat ennemi les fautes d'orthographe, des simplifications dans la grammaire et/ou la syntaxe qui prolifèrent à l'époque, mais au changement d'attitude des hellénophones eux-mêmes envers l'école et à sa signification socio-culturelle.

Carte I

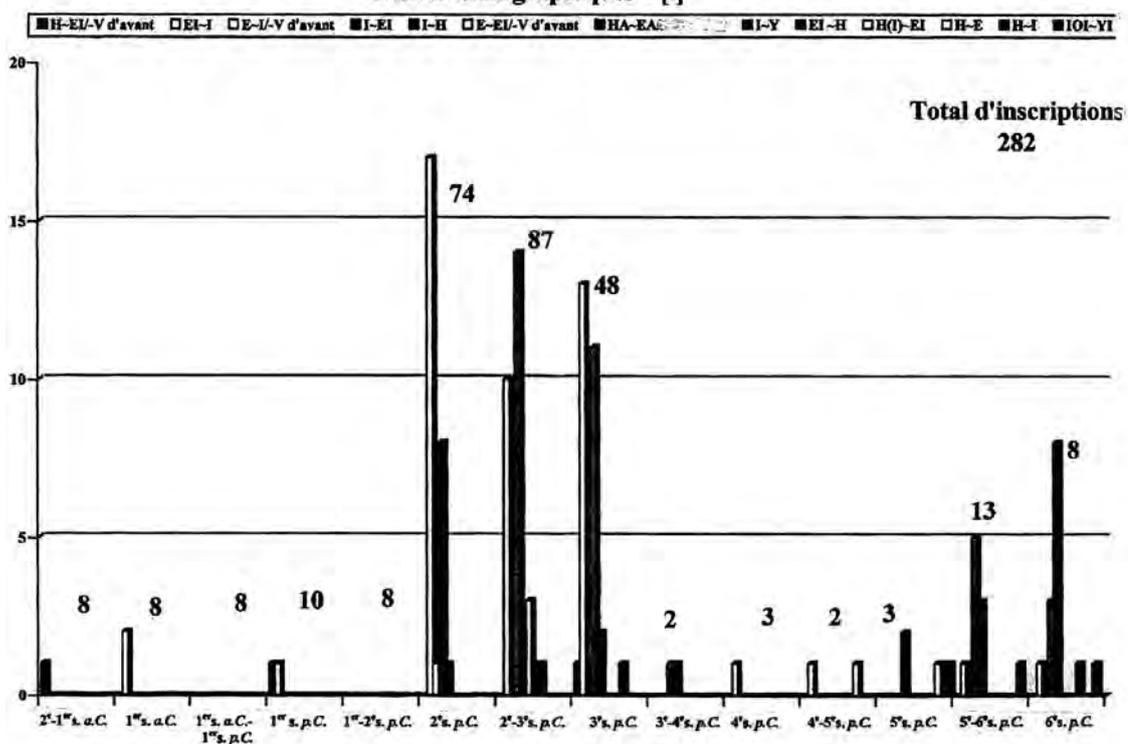
Béroïa (cité)



Carte II  
Béroia (cité)  
Épitaphes

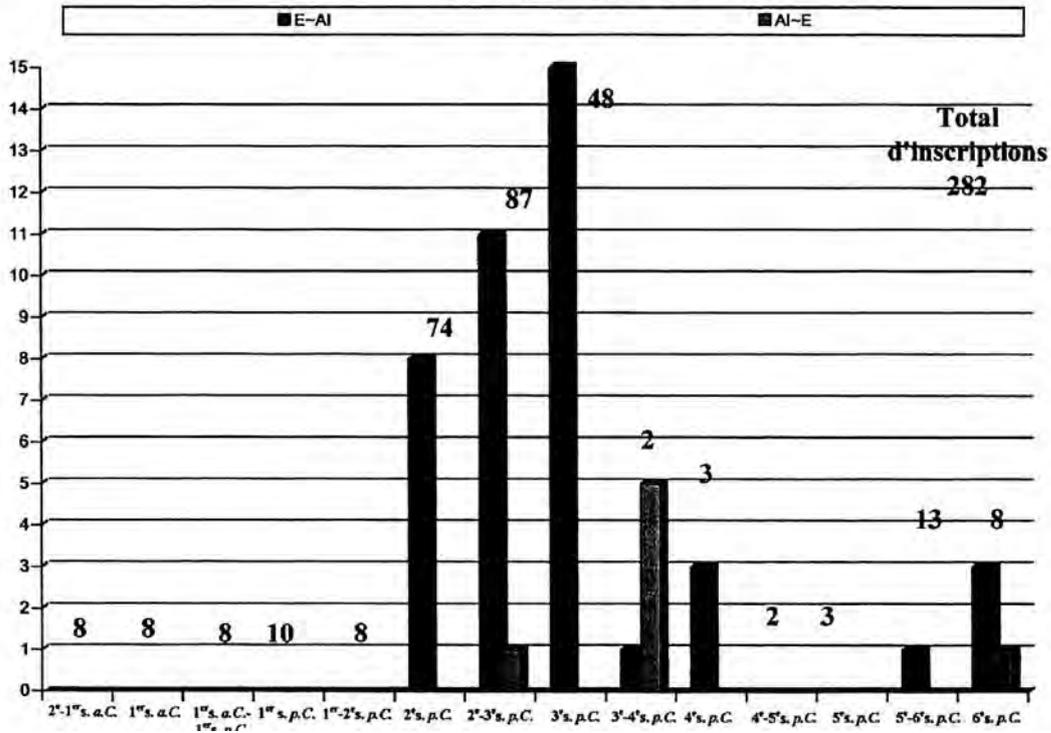


Carte III  
Béroia (cité)  
Épitaphes  
Écarts orthographiques – [i]



Carte IV

Béroia (cité)  
Épithaphes  
Écarts orthographiques – [e] E~AI, AI~E



Carte V

Béroia (cité)  
Épithaphes  
Écarts orthographiques [o]

